

Gattaca, de Andrew Niccol, 1997

Echappant avec intelligence aux imaginaires rabâchés ou, à tout le moins, confortables, du totalitarisme et du catastrophisme, très répandu en science fiction, Andrew Niccol fait le pari d'inscrire les biotechnologies, la génétique – du dépistage pré-implantatoire aux thérapies géniques – dans un contexte libéral, de les critiquer pour ce qu'elles sont et non pas pour ce qu'elles serviraient, c'est-à-dire un système social ostensiblement, caricaturalement perverti ou des ambitions privées illégitimes. Depuis *Le Meilleur des mondes* et *1984*, le canevas de la critique, en science fiction, est en effet souvent le même : la description d'une organisation socio-politique détruisant tout ce qui, dans notre esprit post-moderne, manifeste l'individualité ou la liberté (désir, sexualité, spontanéité, déplacement, « choix », etc.) et dont on mesure l'inhumanité ; puis la révélation progressive, au travers d'un événement la plupart du temps passionnel de ce que les principes de ce système cachent (intérêts, jeu de pouvoir, sociopathie) ; enfin, la chute durant laquelle le personnage dénié paie les conséquences de son savoir ou dénonce la supercherie. On retrouve ce canevas dans les plus grands chefs d'œuvre (*La Planète des singes*, *Soylent Green*, *Rollerball*, *Zardoz*, *They Live*, etc.) comme dans les pires navets (par exemple : *The Island*). Rien de tout cela dans *Gattaca*.



La sélection et les modifications génétiques des embryons ne sont pas imposées, extérieurement, par une institution quelconque, mais librement choisies par des consommateurs avertis ; elles n'ont pas pour résultats d'abominables monstruosités qui susciteraient un rejet automatique, a priori du spectateur ; du reste, quoique de manière inefficace, le système politique protège par la loi les désavantagés génétiques (car existent ceux qui n'ont pas pu se payer des modifications de haut niveau et surtout ceux qui n'ont en rien été modifiés, ont des gènes accordés par le hasard) ; quant au personnage principal, Vincent, alors même que, enfant du hasard et comme tel discriminé, il en est la principale victime, il ne remet pas fondamentalement en cause la possibilité pour tout un chacun d'user de ces techniques ou, plus en amont, ce qu'amène leur existence. Du reste, une fois le film terminé, on se prend à se demander si le jeune astronaute, de retour des étoiles, ne serait pas prompt à utiliser lui aussi les thérapies géniques s'il lui prenait l'envie d'avoir un enfant. *C'est un individualiste, pas un révolté.* Et les individualistes, s'ils ne sont ni désespérés ni cyniques, sont bels et bien des conformistes : le tricheur accepte implicitement les règles du jeu à partir du moment où il joue.

C'est en cela que le film est à la fois très fin et très décevant ; tout se passe comme si le fait que les gens puissent choisir leur servitude au lieu qu'elle leur soit imposée exonérait de toute révolte, de tout rejet radical d'une situation, d'un mode de vie et de sociabilité moralement insupportable. La critique est bien présente, certes, au travers d'une esthétique proche de celle de l'époque du maccarthysme ainsi que dans l'aspect homogène, policé, plat, fade, dans le comportement à la fois appliqué et, au sens propre, *apathique* des membres de l'élite génétique avec lesquels travaille Vincent. Elle l'est aussi dans le personnage de Jérôme Morrow, dont Vincent

emprunte l'identité génétique, qui est en lui-même un plaidoyer contre le système : le malheureux Jérôme, modifié génétiquement en sorte qu'il ait un physique et des potentialités lui permettant de se lancer dans une carrière d'astronaute, n'en n'a jamais eu l'envie et souffre, non pas « du poids de la perfection », ainsi qu'on le dit fort maladroitement dans le film, mais des attentes d'un entourage qui ne s'est pas contenté de faire pression sur lui durant sa vie : il l'a aussi fait *avant même qu'il ne naisse*. Là critique est donc bien là, mais elle laisse le spectateur attentif insatisfait. En effet, c'est le personnage de Jérôme qu'il aurait fallu travailler : c'est son désespoir et, finalement, sa déshumanisation qui sont intéressants : si Jérôme se suicide en s'immolant avec les déchets, c'est qu'il sait qu'il n'a été et ne sera jamais qu'un amas chimique, matériel, un ensemble de signes qui n'ont rien à voir avec sa personnalité; il n'a vécu et ne vivra jamais qu'au travers des attentes que suscitent les calculs sur son ADN... Au lieu d'une réflexion approfondie sur cet aspect essentiel, c'est le personnage de Vincent, l'exclus ambitieux, qui est mis en avant, avec, au final, une morale du type « quand on veut, on peut » ou, plus intéressant dans le cadre d'une réflexion sur les biotechnologies, « on est ce que l'on fait et pas ce que l'on est (chimiquement) » - mais là encore, c'est l'impossibilité pour Jérôme d'être ses actions ou le résultat de ses actions qu'il eut fallu étudier : les attentes d'autrui, les paris d'autrui sur vous sont plus pesants que les agissements d'un Etat policier, en particulier si ces attentes sont fondées sur quelque chose de tangible et reconnues comme légitimes - ce qui est le cas avec les thérapies géniques, lesquelles manifestent à la fois un investissement (financier, moral, social, imaginaire), une technique (donc, une « magie »), une aura scientifique (la génétique) et mathématique (les probabilités) et les souhaits consuméristes des parents, eux-mêmes soumis aux pressions sociales de leur temps. Gattaca passe donc à côté de sa vocation critique alors même que sa finesse de construction le prédisposait à aller au cœur du problème... Comme Jérôme.

Frédéric DUFOING